

Un voyage héliographique à faire – [Francis Wey](#)

[...] Pour aller à Bruges , il ne faut guère plus de temps ; l'expédition est peu coûteuse, et la vie à très-bon marché, dans cette nécropole gothique, jadis honorée du titre de Venise du Nord.

Là tout est créé pour l'artiste : exceptez Venise, Rome et Florence, Bruges devient la cité la plus curieuse de l'Occident.

Il existe à la Bibliothèque Nationale un manuscrit de la Chronique de Froissard, chargé de miniatures enluminées, du quinzième siècle: on y voit des combats, des palais, des cours plénières, des flottes; des églises sous les murs desquelles se déroulent , rubans animés et diaprés de riches nuances, des processions magnifiques; enfin, des villes entières, avec leurs clochetons à jour, leurs pignons dentelés, leurs toits de cinabre festonnés de bouquets de pierres; leurs couvents à galeries, à cloîtres et ogive, leurs flèches aiguës, leurs créneaux massifs et leurs poternes flanquées de tourelles. De ces villes d'autrefois, conservées par les imagiers du moyen Age, rien n'a survécu; l'une des plus fleuries, des plus orientales, des plus féeriques assurément, dans le manuscrit de Froissard, c'est. Bruges. Elle y est représentée deux ou trois fois.

Mais, ô prodige ! Le temps, cette faux vigilante, le temps l'a oubliée. Celle cité est si fantastique, qu'on la parcourt sans y croire; elle semble se réveiller d'un long enchantement qui l'a soustraite au mouvement, à la vie durant trois siècles. Un homme de Bruges, penché sur le manuscrit de Froissard , reconnaîtrait son quartier, sa maison, sa porte; il ne soupçonnerait point que cette vue fidèle n'a pas été peinte hier , et à la vue des costumes, il croirait assister à la grande kermesse, où la population revêt les habits du temps de Marie de Bourgogne.

Bâtie jadis pour deux cent mille âmes, au temps où son port était le vaste entrepôt des richesses commerciales de l'Orient et du Midi, Bruges, déshéritée, est réduite à trente mille habitants: trois cents maisons y restent désertes; l'on n'a rien bâti, par conséquent, et rien détruit, car la place n'y est point recherchée.

Quand on contemple les vieux panneaux de bois sur lesquels les artistes du moyen âge ont immortalisé leur cité natale, on reconnaît encore les mêmes carrefours, le même ruisseau, le même escalier, les mêmes vitres enchâssées de filets de plomb, le même volet entrouvert, le balcon qui s'arrondit sur la rue, et la porte de chêne avec ses moulures en volutes, ses trèfles, son judas grillé et son marteau de fer, poli par les mains de trente générations. Entrez dans un logis : ce sont les hautes armoires de bois sombre eleiré, les bahuts à l'antique, les lits à colonnes où Van Eyck a fait dormir la Vierge, et les verres de Venise que Metz, Miéris ou Rembrandt ont empourprés pour égayer le front et colorer le teint de leurs buveurs.

Je ne puis comparer à Bruges, mais avec un autre caractère, qu'Oxford, la ville aux vingt-deux collèges gothiques, dont nous parlerons une autre fois.

Un voyage héliographique Bruges serait donc intéressant à plus d'un litre : toute rue est une série de monuments, dans ce lieu bizarre où se trouvent, en outre, des églises superbes, des couvents, un hôtel-de-ville, des places et des palais, caprices d'orfèvrerie. Bruges, vu d'ensemble, et sur les toits, est une évocation, un frontispice du Moyen Age.

Mais, après avoir copié les monuments les plus remarquables, les points de vue les plus pittoresques de celle nécropole inachevée, qui oublie à la fois de vivre et de mourir; de celle ville toute en briques roses, pâlies ici et là, relevées d'arabesques, de cadres, de figurines de pierre, d'un ton calme équivalent, sans écorchures discordantes, ni restaurations criardes, l'héliographe se proposerait une tâche plus importante encore, but principal du voyage.

Vers l'air 1450, neuf ans après la mort de Jean Van Eyck, et "du temps du duc Philippe de Bourgogne, un peintre de Bruges se fit connaître par un portrait d'Isabelle d'Aragon. Cet artiste, peu connu chez nous où il est représenté par un méchant petit tableau complètement apocryphe, est désigné, au livret du Louvre, sous le nom d'Hemmelinck. Il a signé ses œuvres : Memling ou Hemling. La lettre initiale donne lieu à contestation.

Jean Hemling est, qu'on nous permette cette expression, l'ange de la peinture chrétienne de l'école gothique du Nord. C'est le Fiesole de là Flandre. Très-instruit pour son temps, il avait parcouru l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne. Son goût est remarquable, et il entrevoit le style à sa manière. Sa vie fut aventureuse : tour à tour peintre et soldat, il fit les guerres du duc Charles le Téméraire ; il assista au désastre de Nancy et finit, ruiné de corps et d'argent, par venir prendre un asile dans sa patrie, à l'hôpital Saint-Jean, fondé jadis pour de pauvres écuyers revenus éclopés de la Palestine, et qui, demeuré tel qu'il était sous le comte Baudouin, abrite encore les victimes des croisades contre la misère.

Pour payer son entretien, Hemling consacra ses pinceaux à ses hôtes ; il a laissé des merveilles qui décorent une des salies de l'hôpital, et la galerie de l'Académie de Saint-Luc. Nous connaissons Van Eyck, ici nous ignorons Memling qui lui est supérieur, sinon par le coloris, du moins par le dessin, la grâce des ajustements, la splendeur des compositions, mais surtout par la profondeur surprenante des expressions, et le charme exquis des physionomies.

A l'aspect de ces visages si doux, si vivants dans leur mysticité, si fortement imprégnés de pensée, et que le doux feu de l'âme échauffe, colore et rend si sympathiques que l'on ne peut en arracher ses regards, je m'étais dit : — Voilà un maître sans analogue, et que nul art contemporain ne réussirait à interpréter. En effet, on imaginerait difficilement une si étrange combinaison de la réalité et de l'idéal.

Ce n'est pas que je n'aie vu quelques lithographies, quelques gravures d'après Hemling, et même des copies à l'huile : mais ces imitations m'ont confirmé dans mon opinion ; elles ne donnent aucune idée du maître et n'en ont rien retenu.

Pour aborder ce peintre fantastique, il faut que l'alchimie s'en mêle. On ne comprend guère comment il a procédé; la sorcellerie de la science le dévoilera.

Le principal tableau d'Hemling, haut de 1 mètre 70 centimètres, est le Mariage de sainte Catherine. C'est tout un monument: les deux volets déployés représentent, l'un la décollation de saint Jean-Baptiste, l'autre la vision de saint Jean, à Pathmos. Quand ils sont reployés et fermés comme une armoire, ils représentent sur le panneau extérieur les portraits de deux administrateurs de l'hospice, et de quatre religieuses en prière. Je ne sais si l'enveloppe n'est pas préférable au tableau mémo, qui est cependant le plus beau gothique que j'aie vu de mes jours.

Les autres œuvres d'Hemling sont: la châsse de sainte Ursule, représentant, dans une série de sujets, la légende allemande des onze mille vierges, tirée de Sigebert : charmantes compositions, précieuses pour l'histoire du costume, et que recommandent aussi des vues très-

exactes de Bâle, de Rome et de Cologne. C'est le chef-d'œuvre de la miniature, un drame iconographique du plus vif intérêt, un monument unique au monde.

L'Adoration des mages, le saint Martin, ex-voto, le buste de la Sibylle Sambetha, la Descente de croix, complètent la partie authentique de l'oeuvre d'Hemling, à l'hôpital Saint-Jean. Les autres tableaux qui lui sont attribués m'ont paru postérieurs et d'une autre main.

L'Académie de Saint-Luc en possède deux de la plus grande beauté ; le saint Christophe, avec deux volets représentant, en grisailles, le donateur, sa femme, ses enfants et ses serviteurs. Hemling excellait à donner le caractère et la vraisemblance, gage d'une ressemblance honorable, à ses portraits. C'est Holbein, plus simple, avec plus d'élévation.

Enfin, le Baptême du Christ, merveilleux d'exécution et plein de détails exquis. Il y a un autre tableau d'Hemling, à l'église du Sain-Sang du Christ: c'est la Charité, portrait, demi-nature, d'une dame qui fait offrande d'une bourse. Jamais l'élégance de rajustement n'a été portée plus loin : la physionomie pieuse, émue, digne et intimidée de la dame, place ce portrait au premier rang. Je ne sais rien de plus saisissant comme expression.

Jean Hemling ou Memling est un maître très-rare; il marque l'apogée d'une tradition disparue ; la France ne possède rien de lui. Le graver, je le répète, est presque impossible, et ce serait un travail fort dispendieux. L'œuvre entière de cet artiste est enfouie à Bruges, car les deux petits panneaux connus sous son nom, à la galerie de La Haye, et que l'Angleterre vient d'acquérir, sont d'une authenticité très-contestée.

Faire connaître Hemling à notre pays, ce serait entreprendre une action utile, et à peu de frais, quand on considère ce que coûterait une pareille excursion, elle profit que Tari, en tirerait. Pour le prix d'une gravure médiocre d'après un sujet banal, comme on en commande chaque année à la direction des beaux-arts ; pour le prix d'une seule croute, et l'on ne paye pas ceux qui les l'ont pour les faire disparaître ensuite, on obtiendrait, par la photographie, l'œuvre gravée d'ilmiling, dans son ensemble, et rendue avec la perfection la plus accomplie.

Nous signalerons à l'administration des beaux-arts d'autres excursions non moins profitables et tout aussi économiques: elle doit bien, ce nous semble, quelque encouragement aux héliographes, si zélés pour les progrès d'une découverte glorieuse à notre patrie ; elle leur doit de constater notre priorité, notre suprématie à cet égard, en associant l'héliographie à ces conquêtes pacifiques. Il faut ajouter aussi que l'administration trouverait profit à se faire honneur d'une si salutaire initiative, ce qui est juste et convenable.

Si notre voix n'est pas entendue, les héliographes, à qui nul sacrifice ne coûte pour illustrer une si belle découverte, se mettront un jour en campagne, et payeront ainsi leur bienvenue aux arts. Tandis qu'en offrant, par la comparaison avec la vraie nature, de nouveaux obstacles à surmonter, l'héliographie obligera les artistes à de nouveaux efforts, elle les dédommagera par des dons si précieux ; elle s'assurera de leur gratitude, en restituant une gloire légitime à des génies oubliés.

FRANCIS WEY.

Source : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5406696s/f38.item#>

Revue La Lumière, février 1851